

Rolland Champagne  
Histoire de la paroisse de Sainte-Élisabeth  
1798-1998  
Résumé



Saint François-Xavier prêchant les Indiens par Yves Tessier, peint en 1833.

Livre électronique

Joliette  
Édition privée  
2013



# Histoire de la paroisse de Sainte-Élisabeth 1798-1998

Résumé



# Rolland Champagne

## Histoire de la paroisse de Sainte-Élisabeth 1798-1998

Édité par Réjean Olivier

### Résumé



Vue partielle des stations du chemin de la croix dans l'église de Sainte-Élisabeth.

Livre électronique

Joliette  
Édition privée  
2013



Dépôt légal : 2013  
Bibliothèque et archives nationales du Québec  
Bibliothèque et archives nationales du Canada

Isbn : 978-2-920904-48-4 (Format PDF)

Collection Œuvres bibliophiliques de Lanaudière, no 101

## PRÉSENTATION

Lors du 200<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la paroisse Sainte-Élisabeth (1798-1998), Rolland Champagne a fait un travail intéressant en résumant l'histoire de la dite paroisse (Dugas & Geoffroy) et en complétant pour la partie contemporaine.

Ce texte que je vous présente aujourd'hui a d'abord paru dans le Feuillet paroissial pour ensuite être téléchargé sur le site de la municipalité. Je crois qu'il a été enlevé depuis quelque temps.

Pour rendre hommage à Rolland Champagne, ce Bayolais qui a voulu faire sa part pour une meilleure connaissance de notre patrimoine historique, j'ai décidé de présenter ici le texte dans son entier accompagné de photos d'époque.

Bonne lecture !

Réjean Olivier  
Bayolais de naissance,  
bibliothécaire,  
bibliophile  
et éditeur





Saint Antoine-de-Padoue par Yves Tessier, peint en 1833.

L'histoire complète de Sainte-Élisabeth que vous lirez, ci-après, est le fruit de deux ans de recherche réalisée par M. Rolland Champagne, résidant de la municipalité depuis plusieurs années. Ces recherches ont été faites pour souligner les deux cents ans d'existence de la paroisse de Sainte-Élisabeth de Hongrie, en 1998.

Les sources, les faits importants de ces deux siècles d'existence, sont rares. Monsieur Champagne s'est grandement inspiré des écrits des abbés A.C. Dugas, annotés et argumentés par M. l'abbé Hector Geoffroy, et édités par M. Réjean Olivier, lui aussi natif de Sainte-Élisabeth. Ce volume parut au début des années 1970. Plusieurs autres sources fiables ont aussi été consultées, tant dans le domaine de l'histoire de toute la région, au point de vue des grands événements qui ont marqués notre province, notre pays, notre patelin par conséquence.

Nous débutons donc en situant le territoire sur lequel s'est développée cette si belle paroisse. Retournons au début de la Nouvelle-France. Le gouvernement de Paris, après avoir essayé plusieurs fois de confier à des compagnies de marchands le développement de sa nouvelle colonie, en vint à penser et réaliser que ces associations commerciales ne se souciaient que très peu de leurs engagements.

C'est pourquoi, alors que Colbert était ministre de la marine, il fut décidé de confier à des hommes de mérite, des territoires à développer, selon le système féodal. Ce furent les seigneuries. Les premières furent bien entendu concédées dans la région de Québec. Puis ce fut dans les autres régions, soit Ville-Marie et Trois-Rivières. Ces lieux étaient les plus peuplés et le siège des gouvernements d'alors.

De François Premier à Louis XIV, nous verrons de jeunes Français quitter la mère patrie, pour venir faire leur vie en ce nouveau pays plein d'espérance. Ce furent des soldats, des hommes de métiers,



Côté gauche de la 3<sup>e</sup> église de Sainte-Élisabeth avec la croix érigée par Louis-de-France Gagnon, 22<sup>e</sup> curé de la paroisse (1996-2004).

des « Engagés ». Bien sur, pour assurer une descendance à ces valeureux ancêtres, la couronne de France envoya en Nouvelle-France une quantité de jeunes femmes intelligentes et robuste qui, peu de temps après leur arrivée, fondaient un foyer en épousant ces braves pionniers. Sans elles, et sans leur esprit de foi et d'entreprise, notre race serait éteinte depuis longtemps.

Mais, soudoyés par les Anglais et surtout les Hollandais, établis à New-Orange, les Iroquois rôdaient dans toute la colonie, massacrant, tuant, tant les missionnaires que les colons. Il fallut l'intervention du régiment de Carigan-Sallières, pour rétablir un équilibre favorable au sain développement de la colonie. De grands domaines furent alors distribués à des hommes courageux et habiles, anciens militaires pour la plupart, avec mission de prendre feu et lieu, de diviser leur fief en concession et d'y établir des colons, moyennant droit de cens et de rentes.

La première seigneurie concédée dans notre région fut celle de d'Autray, à Jean Bourdon (dit M. De St-Jean), ingénieur royal, le premier décembre 1637. Son histoire est racontée dans la monographie de la paroisse de Lanoraie. Jean Bourdon ne laissa point de descendance, ses fils étant décédés avant lui et ses filles ayant pris l'habit dès leur jeune âge. Son domaine sombra dans l'abandon. En 1668, deux terres y avaient été concédées, soit à Jean Bougrand soldat de Carignan, et à François Pelletier. Après 1693, il ne resta plus aucun habitant en cette seigneurie, les Iroquois ayant pris tous les moyens pour les chasser. Le domaine fut rattaché au domaine du roi.

La deuxième seigneurie concédée fut celle de Lanoraie, en 1637 également. Son propriétaire en fut Charles Sevestre, marchand de Québec. Ce dernier s'éteignit en 1657, sans avoir pu développer son domaine. Ce n'est qu'en 1688 que le gouverneur Denonville réunit ces deux seigneuries et en fit concession aux héritiers de Charles Sevestre, soit ses filles Marguerite (Étienne de Lessard),



Entrée latérale du presbytère de Sainte-Élisabeth.

Madeleine (Louis Niort de Lanauraie), Catherine (Louis Rouer de Villeray), Marie-Denise (Philippe Nepveu). Les autres co-seigneurs furent les enfants du premier mariage de Marie Pichon à Philippe Gauthier de La Chenaye, et veuve en secondes nocces de Charles Sevestre.

Les décès, les achats firent que l'un des fils Nepveu, Jean-Baptiste, deviendra l'unique propriétaire des deux seigneuries. Le major seigneurial était bâti dans d'Autray. La seconde épouse de Jean-Baptiste Nepveu, Marie-Josephte Le Gras, lui donnera quinze enfants, dont Philippe et François qui, co-seigneurs de Lanauraie, vendront le fief à James Cuthbert, premier seigneur Anglais de Berthier.

Les Niort de Lanauraie, enfants de Louis et de Madeleine Sevestre, ont donné leur nom à Lanoraie, mais ce sont les Nepveu qui l'ont développée. La paroisse de St-Joseph de Lanoraie existe depuis 1704 environ. Elle fut d'abord desservie par des missionnaires ambulants et eut ses premiers registres en 1732.

Une vaste addition de terres fut adjugée à Charles Sevestre, en novembre 1672. La plus grande partie de la paroisse de Sainte-Élisabeth dans cette augmentation. Mais nous appartenons aussi, en partie à la seigneurie de Berthier, concédée au capitaine Alexandre de Berthier, sieur de Villemure, en 1672. Il viendra s'y établir en 1673. Louis de Buade, compte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, accordera au capitaine Berthier un premier agrandissement de sa seigneurie, sis entre le fief Chicot et le fief D'Orvilliers, de deux lieux en front sur le fleuve, par deux lieux dans la profondeur des terres. C'est dans cet agrandissement que se trouve la concession St-Pierre, qui fait partie de notre paroisse.

Berthier-en-Haut comptait 30 habitants en 1681 et 128 en 1706. Alexandre de Berthier, à sa mort, ne laissait pas de descendant, son fils Alexandre étant mort avant lui. La seigneurie fut donc achetée



Encensoir de l'église de Sainte-Élisabeth.

le 25 avril 1718, par un riche marchand de Montréal, Pierre de L'Estage, originaire de Bayonne, en France. Ce dernier obtient en 1724, une augmentation considérable de ses terres. Il y construit un moulin banal, et plusieurs moulins à scie. Le bois n'y manque pas en effet, le pin et le chêne y régnaient en maître. Il sait attirer les jeunes colons en recherche de terres, surtout ceux provenant des vieilles seigneuries du gouvernement des Trois-Rivières, des paroisses de Champlain, de Batiscan et de Yamachiche.

Lui aussi mourut sans descendant. C'est sa veuve, Marie-Joseph Sayer, et sa soeur, Marie de L'Estage, de Bayonne, qui prirent sa succession. Le domaine fut vendu à leur neveu, Pierre-Noël Courthiau, de Bayonne lui aussi. C'est lui qui la céda à James Cuthbert, le 7 mars 1765. Cette seigneurie de Berthier a donné naissance aux paroisses de St-Cuthbert, St-Norbert, St-Viateur, tous des détachements de la grande paroisse de Ste-Geneviève de Berthier.

La naissance de notre paroisse remonte à un différent survenu en 1794, entre le curé de Ste-Geneviève de Berthier, M. Jean-Baptiste Noël Pouget, et des habitants des concessions de St-Esprit et St-Pierre, sises dans les augmentations obtenues par Pierre de L'Estage en 1724. Ces derniers, ont en effet, adressé une supplique à l'Évêque de Québec, Mgr. Hubert, lui demandant de réunir leurs territoires en une nouvelle paroisse, détachée de celle de Berthier. Certes, le projet est viable. Presque toutes les terres sont occupées, les récoltes sont bonnes, les gens commencent à avoir de l'aisance. Qui plus est, le seigneur Cuthbert les appuie dans ce projet, s'engageant à céder une partie de terrain pour la construction de l'église et du presbytère et à fournir les matériaux nécessaires. Cependant, le curé Pouget ne voit pas les choses de la même manière. La nouvelle église de Berthier n'est pas finie de payer et la distance qui les sépare de Berthier n'est pas si grande qu'ils le prétendent.





Sainte Élisabeth tendant les mains à la Vierge par  
Yves Tessier peint en 1831.

Que dire en contrepartie de ses paroissiens des concessions des Côtes St-Antoine Nord et Sud, le long de la Bayonne, de la Grande et de la Petite Chaloupe, de Ste-Émilie, du Ruisseau Sainte-Élisabeth, de St-Jacques, de St-Charles, de Nord-Jersey, de Ramsay, de D'Ailleboust et de Sainte-Élisabeth? Ces concessions sont de plus en plus populeuses, et leur éloignement fait que la pratique religieuse se fait difficilement.

M. Pouget pris donc lui aussi la plume et s'adressa à Mgr. Pierre Denault, successeur de Mgr. Hubert. Il démontra à son évêque, le fait de l'éloignement de la paroisse, de la générosité des gens à céder les terrains nécessaires à l'édification de l'église et du presbytère. L'opinion du curé de Berthier l'emporta sur celle des habitants de St-Esprit et de St-Pierre.

Mgr Denault mandata donc son grand vicaire, Messire François Cherrier, curé de St-Denis-sur-Richelieu, de vérifier les allégations et prétentions des requérants. Il se rendit donc à Berthier, le 11 octobre 1798, en compagnie de M. Payet, curé de St-Antoine. Guidés et conduits par Pierre Mailloux et Basile Gervaise, les prélats remontèrent la rivière Bayonne sur plus de dix milles, s'arrêtant au confluent du ruisseau Sainte-Élisabeth où se trouvait rassemblé un grand nombre de paroissiens, avisés de leur venue le dimanche précédent. Ils se trouvaient sur la terre de Jean-Baptiste Goulet.

Son rapport est plus que favorable. Il recommande à l'évêque d'accéder à la requête des tenanciers et établit les limites territoriales de la nouvelle paroisse ainsi que le lieu d'érection des édifices religieux. Voici quelles seront ces dites limites: À l'ouest-nord-ouest, la Côte St-Pierre, partie sur la seigneurie de Berthier, et partie sur le Fief d'Autré, en remontant et prenant au nord-est le premier habitant Joseph Branconnier, en remontant au sud-ouest jusqu'au bout d'en haut. À l'est, les deux concessions de Bayonne au sud-ouest de la ligne de Berthier, commençant chez Michel



La Flagellation par Yves Tessier, peint en 1833.

Sylvestre et Antoine Desalliers et en remontant, y compris le Ruisseau Sainte-Élisabeth, enfin les concessions de la Grande et de la Petite Chaloupe et parties adjacentes, dans la partie sud-ouest.

Ce rapport plut à Mgr. Denault qui approuva le procès-verbal et autorisa de procéder à la construction d'une chapelle et d'un cimetière. Tout allait donc très bien point de vue religieux pour les habitants de la nouvelle paroisse, mais il fallait plus que l'autorisation de l'évêque pour que puisse exister légalement la nouvelle entité paroissiale. En effet, depuis l'an 1791, année où fut proclamé l'Acte d'Union entre le Bas et le Haut-Canada, le gouvernement de Londres avait ordonné que toute nouvelle paroisse, pour être reconnu légalement, devait comparaître devant les commissaires mandatés à cet effet. Le gouvernement Anglais devait donc approuver tout regroupement de territoire à des fins particulières, surtout religieuses. Ces commissaires avaient pour rôle de donner le droit de s'assembler et de procéder à l'élection de syndics responsables. Il fallait, pour être en loi, que les responsables d'une organisation soient reconnus comme faisant partie d'un corps civil, légalement constitué, pour avoir administré des biens temporels, avoir droit à la propriété et être responsables des actes posés, en cas d'infraction ou de dilapidation des biens des dit organismes.

Les décrets émis, les formalités légales remplies, on put enfin procéder à l'édification d'une chapelle. Trois citoyens honorables furent désignés par leurs pairs à titre de syndics. Ce furent Nicolas Geffroy, Louis Bonin et Antoine Latour-Forget. Cette chapelle fut bénite par M. Jean Baptiste Noël Pouget, curé de Berthier, le 27 octobre 1799. Cette construction fut érigée sur le terrain donné par Jean-Baptiste Goulet, entre le presbytère et l'église actuelle. Elle fut remplacée en 1801 par un presbytère en pierre dont l'étage servit de chapelle.



Corpus du maître-autel de l'église de Sainte-Élisabeth.

M. Pouget desservit la nouvelle paroisse de Sainte-Élisabeth de Hongrie de 1798 à 1808, date de l'arrivée en nos lieux de Messire Pierre Benjamin Keller, premier curé résidant. Les premiers registres de la paroisse s'ouvrent en 1802. Le premier baptême fut celui de Joseph Houde, fils d'Ambroise et de Marie Branconnier, le deux janvier 1802. Le premier mariage fut celui de Nicolas Ayot, qui convola en justes noces avec Marie-Louise Boucher, le 25 janvier 1802. La première sépulture fut celle de Judith Savignac, épouse de Joseph Trinque, le 23 janvier de la même année. Cette année là, il eu 63 baptêmes, 8 mariages, et 37 sépultures.

Un prêtre de Berthier venait à toutes les deux semaines célébrer la messe dans la nouvelle chapelle. Il en profitait pour faire le catéchisme aux enfants, les préparant à la première communion, que la plupart des jeunes faisaient âgés de 13 ans et plus.

Le premier curé résidant, M. Pierre Benjamin Keller, dont le père était allemand et la mère canadienne-française, fut ordonné prêtre par Mgr. Hubert, le 16 août 1789. À son arrivée chez-nous, il quittait la cure de St-Jean-Port-Joli. C'était, selon les témoignages du temps, un homme de stature élevée et d'une force herculéenne.

C'est sous son administration que fut construite la première vraie église. Tous les francs tenanciers de la paroisse signèrent les accords de répartition à l'exception de quelques irréductibles de la concession St-Pierre, qui exigeaient que le temple Saint soit érigé dans leur rang. M. Keller, à force de bons procédés, réussit à les amener à de meilleurs sentiments. M. Pouget, curé de Berthier, fut commissionné pour dresser le procès-verbal de cette entente. C'est le 6 août 1809 qu'il rencontra les paroissiens et marqua la place de l'église. Il en détermina la grandeur, la hauteur, la largeur de même que la quantité des matériaux.



Corpus de la croix de procession de l'église de Sainte-Élisabeth.

M. Keller voulait une église plus grande, mais encore une fois, le curé de Berthier l'emporta. Ses plans furent approuvés par Mgr. Plessis. Cette église de 1810, ne fut jamais d'une solidité extraordinaire et nécessita de nombreuses réparations au fil des ans. Bâtie sur un terrain glaiseux, son clocher de 195 pieds de haut s'effondra, en 1824 par un jour de grand vent. Il fut impossible par la suite de le remettre en place, la façade de la bâtisse menaçant de s'écrouler elle aussi. L'orgueilleux clocher fut remplacé par deux tours de coin, qui moins hautes, assurèrent à la construction un meilleur équilibre.

Maintenant que les tenanciers de St-Pierre avaient accepté la construction de l'église au village, ce fut au tour des habitants des concessions Petite Chaloupe et St-Charles, qui refusèrent de faire partie de Sainte-Élisabeth, se disant paroissiens de St-Paul de Lavaltrie. Ce sont les gens qui lors de la construction de l'église de St-Paul, se disaient de Sainte-Élisabeth et n'avaient pas voulu cotiser.

En 1810, la paroisse de Sainte-Élisabeth contenait 42 840 arpents de terres défrichées, divisées en 476 terres de 90 arpents. Le total des dépenses pour la construction du premier temple s'éleva à 140 644 livres, somme qui fut divisé en 476 parts. Ceux qui refusaient de payer se basaient sur un argument légal. En effet, le « district » de Sainte-Élisabeth n'avait pas encore été érigé civilement. M. Keller s'adressa au gouverneur James Craig, lui demandant de remédier à la situation, afin de rendre légal l'acte de répartition.

C'est finalement le gouverneur de Londres qui régla la question, quelques années plus tard, et chacun dut s'y plier. La vie à Sainte-Élisabeth n'était pas des plus roses. En effet, les jeunes hommes, la plupart sans instruction, ne pouvaient que difficilement gagner leur vie. Le travail sur les fermes et chez les artisans ne pouvait faire vivre de jeunes familles. Les journaliers partaient donc le printemps, vers les pays d'en haut, pour en ramener les fourrures





Monument du Sacré-Cœur situé entre l'église et le presbytère.

que trappaient les Indiens. D'autres encore plus hardis, devinrent de véritables « Voyageurs », qui se rendaient jusque dans les territoires du Nord-Ouest, pour les grandes compagnies du temps, afin d'en ramener les précieuses fourrures. Les registres paroissiaux nous fournissent les noms de plusieurs d'entre eux.

Cet exode saisonnier retarda la construction de l'église, car la main d'oeuvre se faisait rare. Elle fut parachevée en 1814, quand son maître d'oeuvre, le menuisier Jacques Bérard de l'Assomption, en remit les clefs aux syndics. La chaire et les autels furent l'oeuvre du sculpteur Pierre Guibord, de St-Paul de Lavaltrie. Ces autels latéraux se retrouvèrent pour l'un dans la chapelle de Ste-Anne à Notre-Dame de Lourdes et l'autre dans l'église de St-Norbert. Heureusement ils sont revenus dans l'église actuelle. Le Maître-autel, construit par Jacques Bérard, disparut de la circulation. M. Louis-Moïse Brassard en commanda un nouveau au grand sculpteur Amable Gauthier, alors de St-Barthélemy. C'est aussi à cet artiste que nous devons le chandelier pascal que nous pouvons admirer dans notre église actuelle.

De cette église, le père Wilfrid Corbeil, c.s.v., dira dans son volume Trésor des fabriques du diocèse de Joliette, en page 63 :  
« Pour avoir sous-estimé le patrimoine que les ancêtres nous avaient légué et qui s'était concrétisé pour une part dans la création d'une architecture domiciliaire et religieuse des plus caractéristiques du temps et de l'espace qu'elle occupait, nous avons eu la témérité de laisser tomber ou démolir des monuments comme nous montre la première église de Sainte-Élisabeth ». Venant d'un tel personnage, ces paroles sont un véritable et juste compliment à l'oeuvre de nos ancêtres.

La paroisse de Sainte-Élisabeth comptait 2050 communiant en 1830, dont 850 pour d'Ailleboust, Sainte-Élisabeth et Ramsay. Les Pâques y débutaient quinze jours avant le temps régulier, tellement la population était devenue nombreuse pour un seul prêtre. Il est



Deuxième presbytère de Sainte-Élisabeth bâti en 1873.  
(Vue arrière)

vrai qu'en ce temps, il fallait se confesser deux fois durant le carême et les jours saints, pour satisfaire au rite de la pénitence. Autre fait à remarquer, un très grand nombre d'habitants, des concessions entières même, ne payaient pas leur dîme.

Un fait mérite toutefois d'être relevé: la paroisse n'avait pas encore été érigée canoniquement en 1832. Elle le fut cette année-là. Il dut y avoir quelques vices de forme, car elle le fut une seconde fois en 1847. Messire Louis Lamothe, curé de Berthier, mandaté à cet effet, nous décrit alors les limites exactes de la paroisse, à cette époque.

« Que les habitations établies dans les seigneuries de Berthier, district de Montréal, comprenant une étendue de territoire de neuf milles de longueur sur neufs mille de largeur, bornés au sud par la ligne seigneuriale de Lanauraie, au nord par la seigneurie de Ramsay, à l'est par la seigneurie et paroisse de Berthier et à l'ouest par la rivière L'Assomption, ce qui renferme 560 terres de trois arpents de front sur quarante de profondeur et trente emplacements. La population est de 635 familles comptant 2150 communians. »

Cette évaluation précédait d'un an le grand recensement commandé par le gouverneur et effectué par messieurs Hercule Olivier Charles Forneret de Berthier. Sainte-Élisabeth existait encore dans toutes ses parties, abritant une population de 5421 âmes, réparties en 1901 familles dont 60 de langue anglaise.

La profession la plus répandue est bien sur celle de cultivateur, qui occupait 998 familles. Le commerce en faisait vivre sept autres. 907 personnes étaient propriétaire de biens fond pour une superficie de 67 450 arpents, dont 24 575 en culture. Le blé arrivait en tête des cultures, suivit par les pois, et enfin la patate. Les recenseurs dénombèrent 1500 chevaux et 3185 bovins.



Calice dont on se servait lors des grandes cérémonies.

Existaient à Sainte-Élisabeth, 6 écoles élémentaires fréquentées par 139 garçons et 112 filles. Le secteur industriel était l'affaire de deux moulins à farine et de 3 moulins à scie. Il y eut sans doute des boutiques de forge, pour ferrer tous ces chevaux, fabriquer les instruments aratoires, les réparer, en inventer de nouveaux. La rubrique n'en fait cependant pas mention.

C'est à cette époque, sous M. Louis-Moïse Brassard, que survinrent les premiers démembrements de la paroisse. Bien sur, nous pouvons imaginer quelles difficultés pouvaient avoir les habitants des concessions éloignées à se rendre au « village », par affaire ou pour satisfaire à leur devoir religieux. Les premiers à se retirer furent les habitants du canton de Sainte-Élisabeth, et ceux de la seigneurie d'Ailleboust, qui deviendront paroisses à leur tour en 1831-32. Eux deviendront St-Ambroise-de-Kildare et d'Ailleboust deviendra Ste-Mélanie. Ste-Mélanie comptait en ce temps 100 familles et St-Ambroise 176. Leurs registres paroissiaux seront ouverts en 1832.

Pendant que survenaient ces joyeuses naissances, la mort, cette inexorable faucheuse, venait chez-nous prendre son lot de vies innocentes. En effet, une toute petite mais agressive bactérie, *Vibro Cholerae*, faisait ici son apparition. Le choléra, puisqu'il faut l'appeler par son nom, fit plus de 80 victimes à Sainte-Élisabeth, entre le 23 juin et le 19 septembre 1832. Cette maladie, causant vomissement et diarrhée profuse, emportait ses victimes en très peu de temps.

Ce mal, inconnu en terre québécoise, fut apporté par les immigrants Irlandais, chassés de leur pays par la famine suite à leur conquête par l'Angleterre. La traversée de l'océan se faisant dans les cales de bateaux effectuant le transport du bois du Canada vers l'Angleterre. Revenant à vide, les capitaines n'hésitaient pas à prendre le plus passager possible afin de rentabiliser le voyage. Les



Sainte Élisabeth de Hongrie, patronne de la paroisse.  
Elle distribuait des dons aux pauvres;  
lorsqu'elle ouvrit son manteau, il en sortit une gerbe de roses.

pauvres gens, souvent malade, s'entassaient dans les cales, dans une promiscuité des plus insalubres, À leur arrivée à Québec, en ce temps seul port pouvant recevoir les grands voiliers transatlantiques, ces gens étaient pris en main par les autorités médicales et les fonctionnaires de l'immigration.

La région de Québec fut la principale ville atteinte, mais la maladie se propagea un peu partout, dû aux gens qui fuyaient cet endroit ou à ceux qui allaient y traiter des affaires. À Sainte-Élisabeth, l'inhumation des cadavres avait lieu la nuit, sans tocsin, en lieu commun, près de la croix du cimetière.

Malgré ces épreuves, la population de Sainte-Élisabeth continuait d'augmenter, soit par le grand nombre de naissance ou par l'arrivée de nouvelles familles. C'est ainsi qu'en 1834, une requête faite à Mgr. Signai, évêque de Québec, par les habitants francs tenanciers des concession St-Charles, Nord-Jersey, St-Jacques et Bras Sud-Ouest de la Chaloupe, comprenant 130 familles, en vue de la constitution d'une nouvelle paroisse. Le tout deviendra réalité en 1841, avec la naissance de St-Thomas, troisième paroisse à être détachée de Sainte-Élisabeth.

L'année 1842 marquera de façon toute spéciale notre paroisse. En effet, Mgr. Ignace Bourget, successeur de Mgr. Lartigue, à titre d'évêque de Montréal, jugeait en baisse la foi et la pratique religieuse de ses fidèles. Il fit venir de France les pères Oblats de Marie-Immaculée, jugeant que les catholiques de son diocèse avaient grand besoin de s'instruire et d'être ramenés dans le droit chemin de l'Église. À Sainte-Élisabeth, un bon nombre de personnes, des familles entières avaient abandonné tout contact avec la pratique religieuse ou avaient apostasié, pour se joindre à la religion protestante.

Le curé du temps, M. Thomas-Léandre Brassard, sollicita auprès de son évêque la venue de ces prédicateurs, ce qui lui fut accordé.





Vue de la sacristie de l'église de Sainte-Élisabeth et de la croix érigée par Louis-de-France Gagnon, 22<sup>e</sup> curé de la paroisse (1996-2004).

Lespès Telmont, Beudrand et Lagier, vinrent donc ici prêcher ce que les gens nommèrent la « Grande Mission ». Cette retraite eut, paraît-il, un succès retentissant. À chaque office, l'église se remplissait du fond du cœur jusqu'au portique. Il y eut des conversions étonnantes, suite au débat organisé dans l'église entre les Pères Oblats et des Pasteurs Protestants de l'Industrie.

C'est aussi à cette époque que commença l'exode des nôtres vers les états de la Nouvelle Angleterre, du Mid-West américain, du nord de l'Ontario et du Manitoba. En effet, tous ne pouvaient acquérir une terre, les emplacements rentables étant tous occupés. La Nouvelle-Angleterre, suite à la guerre de sécession, était devenue une terre promise pour le secteur manufacturier. Les filatures de coton, propriété de spécialistes Français, embauchaient surtout nos gens d'ici, parce qu'il n'y avait pas de barrière de langue, qu'ils apprenaient vite et étaient de grands travailleurs. Leurs descendants abondent dans ce secteur des États-Unis.

Malgré l'américanisation, ils n'ont pas encore oublié leurs traditions et font un retour à la culture française de leurs ancêtres. La région de Kankakee, près de Chicago, fut ouverte par des colons venant de Sainte-Élisabeth. La péninsule de Penétanguishine, en Ontario, accueillit aussi un très grand nombre des nôtres, de même que l'Outaouais Ontarien. Nous retrouvons aussi une grande partie de la région des Bois-Francs, au Québec, où les paroisses ont été ouvertes par des gens d'ici.

En ces temps difficiles, les gens de talents ne trouvaient pas tous la chance et les moyens de se faire instruire. Il fallait avoir un gros brin de vocation, pour qu'un jeune puisse trouver un bienfaiteur qui pouvait payer son instruction et dépasser le stade du primaire. L'histoire de l'éducation à Sainte-Élisabeth est celle du Québec en entier. Nous eûmes tout d'abord des maîtres ambulants qui passaient de maison en maison, recruter leur clientèle. Le plus connu fut Joseph Guéré-Dumont, originaire de la Rivière-Ouelle,



Les personnages de la crèche attendent la venue de Noël...

qui fut en même temps le bedeau et fossoyeur. Il enseignait à écrire, à lire et à compter, tout en donnant des notions de géographie et de catéchisme.

Ce furent ensuite les écoles publiques, supportées par le gouvernement. Ces écoles étaient subventionnées à demi par le pouvoir. Elles n'ont pas eu beaucoup de succès, car elles étaient surtout orientées vers l'anglicisation et le protestantisme. Les évêques du temps la combattirent avec vigueur. Ce système fut remplacé par les Écoles de Fabrique. La paroisse fut divisée en districts scolaires, administrées par des syndics, qui devinrent ensuite des commissaires. La Fabrique de chaque paroisse soutenait ces écoles, mais recevait une subvention gouvernementale. Le curé en était généralement le président.

Les professeurs étaient engagés à de maigres salaires et ne restaient pas trop longtemps à un même endroit, allant où ils étaient le mieux rémunérés. Ce furent tout d'abord les hommes puis les institutrices furent en plus grand nombre. Les élèves les plus doués pouvaient ensuite fréquenter les collèges classiques, si la famille pouvait y subvenir. La prêtrise était le but visé, mais tous n'y accédaient pas, préférant les professions libérales, tels la médecine ou le droit. La paroisse de Sainte-Élisabeth a produit un grand nombre de prêtres et de religieuses.

Selon les écrits de l'Abbé Dugas, il y eut une école à Sainte-Élisabeth, avant la formation de la paroisse. Elle aurait été située à l'endroit où passe aujourd'hui la voie ferrée du CN; environ 14 enfants sur 60 la fréquentaient. La paroisse était divisée en 9 districts scolaires, dont 2 pour le village. Deux écoles furent également ouvertes dans la concession Ste-Émilie, soit sur les lots 457 et 347. Ces lots font maintenant partie de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes. La première maison d'école, la plus près du village, ne subsista pas longtemps, de sorte qu'il ne demeura que la deuxième, bâtie sur le lot 347, dans l'arrondissement No 6.



Les paroissiens de Sainte-Élisabeth ont toujours eu  
une grande dévotion envers la Sainte Vierge.

La concession de Ste-Émilie comptait à ce moment-là 98 familles pour une population de 437 personnes. La concession de Ste-Rosalie, de Lourdes aujourd'hui, n'eut son école qu'en 1856. Sa population était de 26 familles. Ces familles étaient en majorité de langue anglaise.

Les concessions de La Chaloupe eurent leurs maisons d'école en 1831. En 1840, la concession Grande-Chaloupe, côté nord et sud, appartenait encore à Sainte-Élisabeth Elle comptait 188 familles, pour une population de 687 personnes. Cette concession fut divisée en deux en 1841. Lors de la formation de la paroisse de St-Thomas, qui garda le côté sud, la partie sud-ouest passa de son côté à la paroisse de St-Charles-Borromée. En 1850, il ne restait donc dans cet arrondissement que 38 familles pour une population de 155 personnes.

Dans la concession St-Pierre, une première école est construite en 1831 sur le lot 642. Plusieurs édifices d'école seront construits successivement sur ce lot. La dernière porte le numéro civique 2171. Une autre école fut construite sur le lot 686, aujourd'hui portant le numéro civique 1620, résidence de M. Pierre-Alain Houle. Toutes ces écoles fonctionnaient sous un système établi par la loi des écoles d'Assemblée, de 1829. Cette loi prévoyait que le gouvernement payait la moitié de la construction des édifices jusqu'à concurrence de 50 louis. Une subvention de 20 chelins était accordée pour chaque enfant pauvre, à condition que l'arrondissement fournisse un minimum de 20 élèves et un maximum de 50. De plus, une somme de 20 louis était attribuée pour le salaire des professeurs.

Tous les arrondissements de la paroisse avaient leurs écoles. Certaines n'étaient que peu ou pas fréquentées. Les vacances scolaires s'échelonnaient du 25 août au 25 septembre, pendant le temps des récoltes. Plusieurs familles refusaient de payer les frais scolaires de leurs enfants, étant habituées à recevoir des



Vue partielle d'une fenêtre du presbytère de Sainte-Élisabeth.

subventions du gouvernement. Bien plus, beaucoup de gens ne croyaient pas à la nécessité de l'instruction pour gagner honorablement sa vie. Beaucoup de professeurs de ce temps, brillaient surtout par leur incompetence.

La faillite de l'instruction Royale de 1802, l'effondrement des Écoles d'Assemblée ou de syndics, amena la Chambre Haute (ou Conseil Législatif) à fermer 1665 écoles dans la province. Ce que voyant, les évêques du temps, Mgr. Signai à Québec et Mgr. Lartigue à Montréal, saisirent l'occasion de remettre à l'honneur les écoles de Fabrique. En effet, en vertu de l'Acte des Écoles Élémentaires de 1827, les Fabriques étaient autorisées à employer le quart de leurs revenus annuels au soutien d'une ou de plusieurs écoles sous leur direction.

Le travail fut commencé à Sainte-Élisabeth par Messire Thomas-Léandre Brassard, mais ce fut son successeur, l'abbé Joseph Quevillon, âgé de seulement 39 ans, qui mit sur pied le système et les institutions que nous avons connu. La Fabrique faisait alors face à d'énormes problèmes financiers. L'église et le presbytère avaient besoin de réparations majeures, les maisons d'écoles tombaient en ruine. M. Quevillon aiguillonna les marguilliers en place à récupérer les sommes dues à la Fabrique: dîme, rentes de banc, casuel, etc. Il aura cependant le grand mérite d'investir ses propres deniers dans l'œuvre qu'il voulait accomplir.

M. Quevillon, comme la loi le lui permettait, se fit élire à titre de commissaire et de président des commissaires, en 1845. La tenue des livres fut confiée au notaire Hubert Paquet. Sa première tâche fut de ramener au centre du village l'école des garçons (ou école modèle).

Cette école des garçons changea souvent de place, passant du bord de la rivière, au voisinage du presbytère. L'un des premiers professeurs de cette école fut un jeune clerc, qui hésitait pour le





L'un des deux autels latéraux dédié à Saint Joseph.

choix de sa vocation, un dénommé Pascal-Drogue Lajoie. Ce jeune clerc optera finalement pour la communauté des Clercs de St-Viateur, nouvellement arrivée de France, pour dispenser l'instruction et l'éducation au collège du Village de l'Industrie. Il sera longtemps professeur et supérieur du collège, curé de St-Charles-Borromé, supérieur provincial de sa communauté et enfin supérieur général de cette dernière.

M. Quevillon, sachant que les jeunes filles de la paroisse n'avaient aucune école à leur disposition pour une instruction plus poussée, réussit en 1849 à régler une partie du problème.

Mgr. Bourget lui suggéra de s'adresser à Mère Émilie Tavernier-Gamelin, qui venait de fonder à Montréal, en 1844, une nouvelle communauté, entièrement de chez-nous, l'Institut des Filles de la Charité, mieux connues sous le nom de Soeurs de la Providence. Cette communauté vouée au soin des pauvres et des malades, des dames âgées et des orphelins, prit alors le risque d'ajouter une corde à son arc, l'enseignement.

Mère Émilie Gamelin viendra en personne à Sainte-Élisabeth, pour jeter les bases de la nouvelle institution. M. Quevillon avait fait bâtir un couvent pour les religieuses à même ses propres deniers. Il était situé à l'emplacement de l'école Primevère actuelle. Elle était accompagnée de la première supérieure du couvent de Sainte-Élisabeth, Mère Émilie Caron. Elle reviendra pour la dernière fois chez nous en 1851, pour une visite canonique. C'est au cours de ce voyage qu'elle contractera le choléra. Elle succombera à la maladie, en son couvent, le 23 septembre 1851, à l'âge de 51 ans.

Les jeunes filles qui fréquentaient l'institution étaient pensionnaires. Les coûts étaient exorbitants : 1 louis par mois pour la pension et l'enseignement, 3 francs et 1 minot de blé pour la nourriture. Les familles fournissaient la literie et la vaisselle. Plus tard, une corde de bon bois sera exigée par les parents. En 1850, le



Maître-autel sculpté par Amable Gauthier en 1833.

couvent est rempli à capacité, avec 65 pensionnaires et un plus grand nombre d'élèves encore.

Dès 1851, les religieuses font appel au surintendant de l'instruction publique, afin qu'il baille des fonds pour la construction d'une nouvelle aile. C'est à la suite de cette visite que Mère Gamelin sera victime du choléra (comme mentionné précédemment). Les soeurs de Sainte-Élisabeth, en plus de perdre leur fondatrice et supérieure générale, perdront aussi Mère Émilie Caron que sa communauté nommera à titre de supérieur générale.

M. Quevillon, avec toutes ses entreprises et ses recouvrements de fonds, s'était fait des ennemis mortels, parmi la classe dirigeante de Sainte-Élisabeth C'est ainsi qu'après une série de malentendus, de menaces et de recours à l'évêque, il donna sa démission. Il se dirigea vers les états de la Nouvelle-Angleterre, où il fonda la première paroisse canadienne-française, St-Joseph de Burlington. Il s'éteignit à Pittfield, Mass, le 5 août 1891. Son inhumation eut lieu le 8 du courant à St-Vincent-de-Paul, Île Jésus, sa paroisse natale.

Le premier couvent fut détruit par le feu le 26 décembre 1876, faisant 13 victimes parmi les élèves. Il fut décidé d'en construire un nouveau sur le terrain en face du premier, près de la rivière. Les paroissiens avaient donné 2800 piastres pour la construction de cet édifice à 2 étages. En 1889, on y ajouta un troisième étage et le toit à mansarde. En 1915, les frères Pelland érigeront l'aile en brique.

M. Louis Ignace Guyon succédera à M. Quevillon. Le rapport de sa visite pastorale de 1854 nous montre qu'il y avait à Sainte-Élisabeth 1902 communians. En 1857, la population est de 2,900 personnes. La paroisse compte 6 écoles, une par arrondissement, qui reçoivent 280 enfants. Le village a son école des garçons et les filles fréquentent le couvent. Le choléra fait de nouveau son



La Sainte Famille par Yves Tessier, peint en 1833.

apparition en 1854. L'épidémie fait rage du 8 juillet au 12 août, emportant dans son sillage de mort 40 personnes.

C'est sous l'administration de M. Alfred Dupuis que fut construite la Chapelle extérieure du couvent, soit en 1882-83. Elle fut dédiée à N.D. des Sept Douleurs. Elle servira de lieu de culte pour la paroisse, durant la construction de la deuxième église, de 1903 à 1906.

M. Alfred Dupuis, natif de St-Jacques, avait une très grande dévotion à Sainte-Anne. Il voulut la faire partager par ses ouailles. C'est pourquoi un pèlerinage fut institué, qui se renouvela chaque année, le dimanche suivant la fête de Ste-Anne, le 26 juillet. Les paroissiens étaient invités à se rassembler près de la chapelle de Ste-Anne, adossée à la sacristie de la première église, afin de participer aux cérémonies qui se déroulaient dans le plus grand apparat possible.

Avec les années les gens des paroisses des alentours furent invités à y participer. La popularité de ce rassemblement de foi devint très grande. Les gens de Sainte-Élisabeth qui avaient essaimé ailleurs, en faisaient la publicité et se faisaient un devoir d'y participer. Cette fête religieuse se transforma aussi en une fête des retrouvailles, avec toutes les anecdotes que chacun de ceux qui y ont participé peuvent raconter.

Cette journée de rencontres fraternelles en vint à souligner la journée des vocations religieuses. La foule priait donc pour que les appels au sacerdoce ou à la vie consacrée obtiennent beaucoup de réponses. Il était de tradition d'inviter un prêtre natif de la paroisse à donner l'instruction ou la prédication en ce dimanche. Mgr. Joseph-Arthur Papineau, troisième évêque de Joliette, déclara ce pèlerinage paroissial : pèlerinage diocésain annuel, en 1958.



Yolande Pelletier Olivier nous montre la croix de procession.

Pour clore ce coup d'oeil sur l'éducation à Sainte-Élisabeth, disons que la commission scolaire locale, qui administrait ses propres affaires, se vit imposer la centralisation puis la régionalisation, à partir de 1955 environ. Les autobus jaunes commencèrent à transporter les élèves des rangs vers les écoles du village. La fusion avec la commission scolaire régionale de Lanaudière fut complétée le 9 décembre 1964. Puis suite à une autre régionalisation, ce fut une union avec la nouvelle commission scolaire régionale Nord-Joli, avec un siège social à St-Félix-de-Valois. Nos élèves du secondaire font maintenant parti du regroupement des Samares et fréquentent pour la plupart la polyvalente Pierre De L'Estage à Berthierville.

La dernière réunion de la commission scolaire de Sainte-Élisabeth eut lieu le 30 juin 1969, dans une salle de l'école Émilie-Caron. Étaient présents : M. Gilles Sainte-Élisabeth (président), Messieurs Gérard Allard, Azellus Ducharme, Germain Geffroy et Benoît Houle (commissaires). Le secrétaire trésorier, maître Pierre-Léon Casaubon, notaire public, termina un mandat de 31 ans à ce poste. La paroisse de Sainte-Élisabeth pourrait être surnommée « La paroisse des trois églises ». En effet, sous l'administration de M.J. Aristide Brien, autre prêtre natif de St-Jacques , l'église de 1810, devenue trop dangereuse , fut démolie et remplacée par un édifice somptueux et plus vaste. Cette cathédrale, dont les plans étaient de M. Brien, fut érigée entre les années 1903 et 1906. Elle fut bénie le premier juillet 1906, par Mgr Joseph-Alfred Archambault, premier évêque du diocèse de Joliette. Cette nouvelle église eut une carrière éphémère, car elle fut fermée fin septembre 1930. La démolition de l'église de 1810 fut le fruit d'un décret de Mgr Bruchési, évêque de Montréal, en date du 22 mai 1902.

Le curé M. J. Aristide Brien et les marguilliers du temps, messieurs Delphis Bellerose, Léon Gravel et Louis Poulette, furent autorisés en assemblée de paroisse, à emprunter 20 000 piastres pour financer la nouvelle construction. La Fabrique avait en caisse 22





Réjean Olivier devant le maître-autel.

650 piastres. C'est en septembre 1902 que fut décidée la construction d'une chapelle temporaire. Tous ne furent pas d'accord. Cette nouvelle église, terminée en 1906, nécessita des réparations majeures dès 1907. Un architecte de Montréal, M. Venne fut mandaté pour examiner le tout. Cette église fut définitivement fermée en 1931, étant devenue trop dangereuse pour la sécurité des fidèles.

Une chapelle temporaire fut construite, où se trouve actuellement l'école Émilie Caron. Cette bâtisse qui ne devait servir que peu de temps, dura jusqu'à l'ouverture de la dernière église. C'est Mgr. Papineau, évêque de Joliette, qui à l'automne de 1946, émit un décret obligeant les paroissiens de Sainte-Élisabeth à démolir l'église de 1903 et à en bâtir une toute nouvelle. La deuxième guerre mondiale venait de se terminer, mais l'agitation ne faisait que commencer dans notre patelin.

Six syndics furent nommés par l'assemblée des paroissiens. Ce furent messieurs Welly Laporte (président), Delhium Ferland, Alexandre Forget, Cuthbert Bérard, Léopold Ferland et le notaire Pierre-Léon Casaubon, à titre de secrétaire trésorier. L'église fut démolie en 1949. Le contrat de construction de la nouvelle église fut donné à la firme B.G.L, ingénieurs et contracteurs de Montréal, pour la modique somme de 280 000 dollars. Le contrat est signé le jeudi 26 juillet 1951. Dès le 30, les travaux commencent et vont bon train, pour élever cet édifice de 175 pieds de longueur par 68 de largeur.

Mgr. Papineau viendra bénir la nouvelle église le 21 juin 1953. M. Alcide Allary était depuis 1950 curé de la paroisse, succédant à M. Hector Ferland, p.d. C'est aussi en 1950 que M. Marcel Roy viendra s'installer chez-nous, à titre de Vicaire.

La fin du 19e siècle vit apparaître dans notre province les bases de l'organisation que nous connaissons. Le système municipal fait son



Orgue de l'église de Sainte-Élisabeth ayant appartenu jadis  
à la chapelle de l'Hôpital Saint-Eusèbe (Joliette).

apparition. Sainte-Élisabeth sera érigée en municipalité en 1864. Les conseillers seront élus au suffrage universel et choisiront parmi eux, un maire.

Chez nous, la population est encore en majorité rurale. Tous les rangs actuels sont peuplés. Des routes relient entre eux les rangs et les paroisses avoisinantes. Au Québec, le territoire des paroisses et des municipalités se confond. Le législateur a toujours cru bon de les assimiler, car la paroisse étant venue la première dans le temps correspondait à la division en « Districts » établie par le gouvernement de Londres, après la conquête. L'émigration vers les États-Unis se poursuit jusqu'au début des années 1930.

Notre population subit une baisse évidente, due à cet exode, mais aussi à cause du détachement de nouvelles paroisses et municipalités, soit Notre-Dame de Lourdes en 1925 et Notre Dames des Prairies en 1957. De plus, il faut se rendre compte qu'un grand nombre de nos citoyens ont abandonné la ruralité et se sont installés soit à Joliette, Montréal ou ailleurs dans la province, pour gagner leur vie. Leur profession, soit la médecine, le droit, les arts, l'enseignement ou autres, les ont amenés partout dans le monde.

Aujourd'hui, la majorité des familles vivent encore de l'agriculture et sont propriétaires de leur entreprise.

La municipalité verra l'apparition du chemin de fer en 1880, quand le Canadien Pacifique établira une ligne reliant Joliette à St-Gabriel de Brandon. Cette voie ferrée se trouve aujourd'hui sur le territoire de Notre-Dame-de-Lourdes. Le Canadien National, autrefois le « Great Northern », sera des nôtres en 1901. Le train a joué un grand rôle pour les habitants de Sainte-Élisabeth. En effet, c'est grâce à lui que nos cultivateurs pouvaient envoyer à Montréal veaux, vaches, cochons, blé, avoine et patates, et faire venir toute sorte de produits manufacturés. Il ne faut pas oublier non plus



Rue Principale du village, Sainte-Élisabeth, Pinsonneault,  
Éditeur; Trois-Rivières.

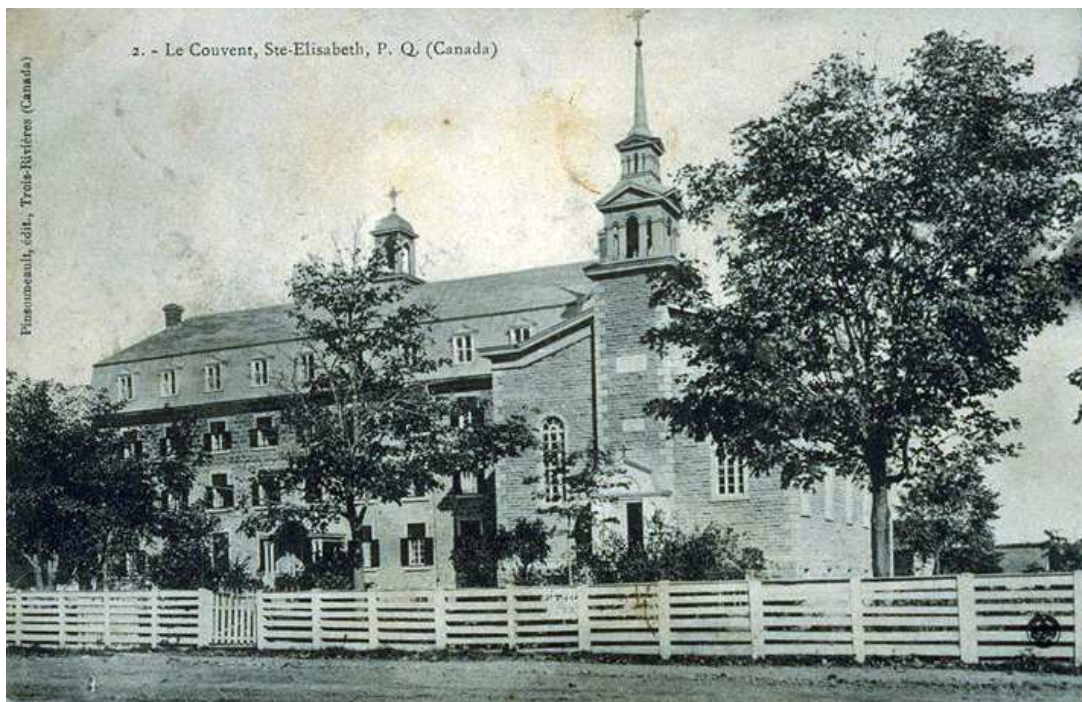
combien ce moyen de transport a favorisé les déplacements de nos gens.

Ces voyages en ville permettaient de faire des affaires, visiter la parenté, de fréquenter les institutions de haut savoir, de voir le monde quoi!

À cette époque, Sainte-Élisabeth avait à peu près tout ce qu'il lui fallait pour assurer les principaux services à sa population. Nous trouvons au village quelques magasins généraux, des épiceries, une gare, un bureau de poste, un hôtel. Deux selliers fabriquaient et réparaient les attelages, deux barbiers coupaient les tignasses trop longues, trois garagistes réparaient autos, camions ainsi que les moteurs de la machinerie agricole. Deux entreprises de camionnage opéraient sur notre territoire. Nous avons aussi quelques abattoirs et boucheries, deux manufactures de portes et châssis, deux scieries, une boulangerie, deux laitiers, un plombier, une entreprise de pompes funèbres et enfin une fabrique de tuyaux et de blocs de ciment.

Si nous retournons en 1864, la municipalité de Sainte-Élisabeth comprenait les concessions suivantes: St-Antoine Nord et Sud (1756), Haut de la Rivière (1756), Village (1756), St-Pierre (1779), St-Martin (1770), Du Ruisseau (1766), Ste-Émilie (1804), patrie (1820), Bras sud-ouest de la Chaloupe (1822) et Ste-Julie (1804).

Lors de la réunion du Haut et du Bas Canada, les districts furent réunis en comtés. Ces comtés portaient pour la plupart des noms anglais. Sainte-Élisabeth se trouvait donc dans le comté de Warwick. Elle fut même le chef-lieu. C'est chez-nous que se trouvaient la cour de justice et le bureau d'enregistrement. À ce titre, l'élection de 1842 nous révèle de quel bois se chauffaient nos ancêtres. Deux candidats réclamaient les suffrages du peuple: William Berczy, co-seigneur de d'Ailleboust et un nommé Armstrong, marchand de Berthier. La votation avait lieu à Sainte-



Chapelle du couvent de Sainte-Élisabeth  
alors que le couvent est surélevé d'un étage.

Vue d'une carte postale du début du 20<sup>e</sup> siècle,  
par Pierre-Fortunat Pinsonneault (1864-1938), Trois-Rivières.

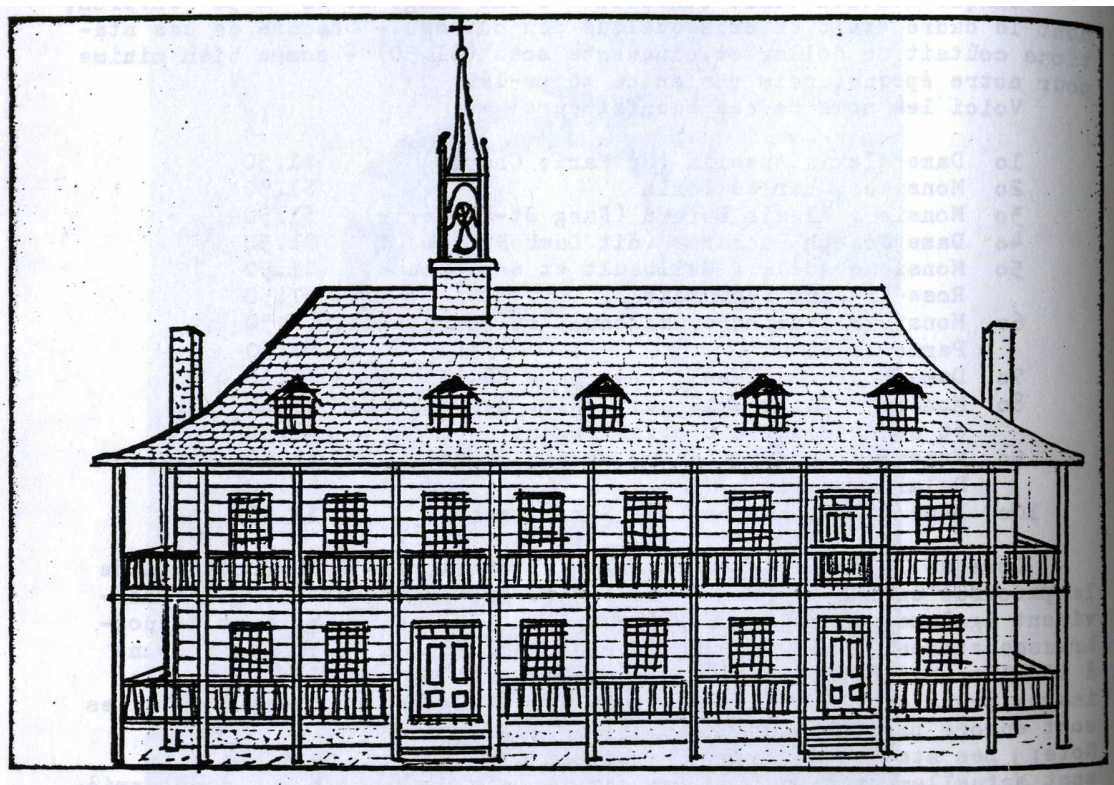
Élisabeth Les gens de treize paroisses venaient voter ici, de sorte que la votation dura trois jours. Les Irlandais et les Écossais, établis dans les paroisses du nord, appuyaient le candidat Berczy, les autres M. Armstrong. Le bureau de vote se trouvait dans une petite maison située à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'école Primevère. Tout à côté, se trouvait la taverne d'un dénommé Bull.

C'est là que les voteurs attendaient le résultat du vote. La boisson aidant, les esprits s'échauffèrent. Une bataille s'engagea donc. Toutes les armes possibles servirent au combat, jusqu'au bois de chauffage du curé. Le tout cessa quand un détachement de l'armée, cantonné à Sorel, fit son apparition. Il y eut même des morts et des blessés graves dans cette altercation. M. Armstrong fut élu.

Ces tristes événements firent que le comté de Warwick fut divisé en deux et que Sainte-Élisabeth perdit son rôle de chef-lieu et sa cour de justice. Cette division amènera la formation des comtés de Joliette et de Berthier. Nous faisons depuis ce temps, partie du comté de Joliette, bien que notre circonscription électorale soit celle de Berthier-Montcalm. La municipalité de Sainte-Élisabeth s'enorgueillit d'avoir eu un de ses fils député à Ottawa, qui participa aux discussions préparatoires à l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique et fut l'un des signataires de la confédération canadienne, M. Louis Hippolyte Corneillier.

Le premier maire de Sainte-Élisabeth, nommé par les autres conseillers, fut M. Oliver Hénault, de 1864 à 1866. En ce temps-là, les termes étaient de deux ans. M. Hippolyte Corneillier le sera de 1879 à 1872, de même que M. Isaac Barrette, grand-père de l'honorable Antonio Barrette, le sera de 1880 à 1883. Il serait fastidieux de vous donner ici toute la nomenclature des personnes qui ont occupé ce poste, c'est pourquoi nous l'avons inclus à la fin de l'historique.





### PLAN DU PREMIER COUVENT

Le premier couvent fut construit aux frais de monsieur Joseph Quevillon, curé de Sainte-Élisabeth, à l'été de 1849. Il fut béni le 8 novembre de la même année, par mgr Jean-Charles Prince, coadjuteur de mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal. La révérende mère Émélie Gamelin, fondatrice de la communauté des Sœurs de la Providence, était présente. Ce jour-là, mère Gamelin fonda l'Association des dames de la charité. Les premiers membres furent dames Isaac, dit Gonzague, Gadoury, née Adélaïde Goulet, Olivier Drolet, née Eulalie Pelletier et Maurice Beaulieu, née Émérance Beaupré.

Ce plan est fait d'après un dessin du notaire F.-X.-Onésime Lacasse (né en 1860).

De nos jours le maire est élu par le suffrage des citoyens, pour des mandats bien précis dans le temps, de même que les conseillers. Notre municipalité fait aussi partie de la municipalité régionale de comté de D'Autray. Ces super structures ont été inventées par les gouvernements provinciaux, pour permettre une mise en commun de certaines ressources nécessaires aux municipalités, mais dont le coût serait trop onéreux pour une seule d'entre elles.

Nous avons mentionné précédemment que Sainte-Élisabeth avait un grand nombre d'entreprises privées qui pouvaient répondre aux besoins de la population. Il ne faudrait pas oublier que les entreprises coopératives ont eu ici un vif succès. Il y eut la meunerie coopérative « La Bayolaise », dont le premier président fut M. Édouard Perrault. On y achetait les grains, qui étaient transformés en moulu pour les bestiaux, la volaille et les porcs. Le criblage des semences était aussi une activité de cette coopérative, de même que la vente des engrais. Un poste de mirage des oeufs assurait aux producteurs une grande dualité dans la mise en marché des œufs de consommation.

La crèmerie coopérative de beurre vit le jour le 9 juin 1934. Son premier Président en fut M. Paul-Émile Coutu et son premier gérant M. Anatole Dufresne. M. Gustave Sainte-Élisabeth en fut le premier directeur.

Mais les gens avaient quand même besoin de fonds, pour augmenter leur chiffre d'affaires et économiser pour leurs vieux jours. C'est pourquoi la Caisse Populaire Desjardins fut fondée en 1927. Elle fut l'une des 5 premières à ouvrir ses portes dans la région de Lanaudière. Ses bureaux étaient situés dans la maison victorienne bâtie en 1900, par le notaire Eugène Gadoury. Son premier directeur gérant fut M. Zénon Piet dit Trempe, de 1927 à 1931. Ce dernier était professeur à l'école Modèle.



La première église fut démolie en 1903  
pour faire place à la deuxième église inaugurée en 1906.

De 1931 à 1940, à cause de la crise économique, les fonds de la Caisse furent bloqués et l'administration de cet argent fut confiée à des personnes compétentes et intègres, les vicaires de la paroisse. Les bureaux furent donc transportés au presbytère. La crise financière mondiale étant terminée, la deuxième guerre mondiale faisait rage en Europe et en Afrique, la caisse réintégra ses bureaux habituels. M. Pierre Joly devint le directeur gérant et ce jusqu'en 1957. Il fut alors remplacé par M. Martial Savoie, dont l'engagement prit fin en 1965.

En 1963, la caisse populaire fit construire un nouvel édifice, qui est celui des locaux actuels. M. Mathias Ferland en dirigea les destinées de 1965 à 1985. C'est sous son administration que la caisse prit un essor considérable. Le chiffre d'affaire augmenta régulièrement, les besoins financiers de la population changeant du tout au tout. Bien sur, l'épargne fut toujours à l'honneur, mais l'utilisation de l'argent en vue d'investissement devint pratique courante. Aujourd'hui, le chiffre d'affaires de la caisse dépasse les 30 millions de dollars.

M. Luc St-Georges est le directeur gérant depuis 1985. La réingénierie, qui est en train de moderniser le fonctionnement des caisses à travers toute la province depuis 1994, amène notre caisse à accepter la fusion avec celle de sa voisine, St-Thomas de Joliette. Pour former une nouvelle entité qui portera le nom de Caisse Populaire de la Feuille d'Or.

Le sens coopératif, la conviction de l'union fait la force, a toujours été l'une des convictions profondes de notre population. C'est pourquoi le syndicalisme agricole a été et est encore aujourd'hui une force majeure de notre milieu. Ce syndicalisme a pris naissance en 1862, avec la fondation des cercles agricoles. Ces cercles avaient comme but d'améliorer la condition matérielle et intellectuelle de la classe agricole, à amener les cultivateurs à agir



Encensoir de l'église de Sainte-Élisabeth.

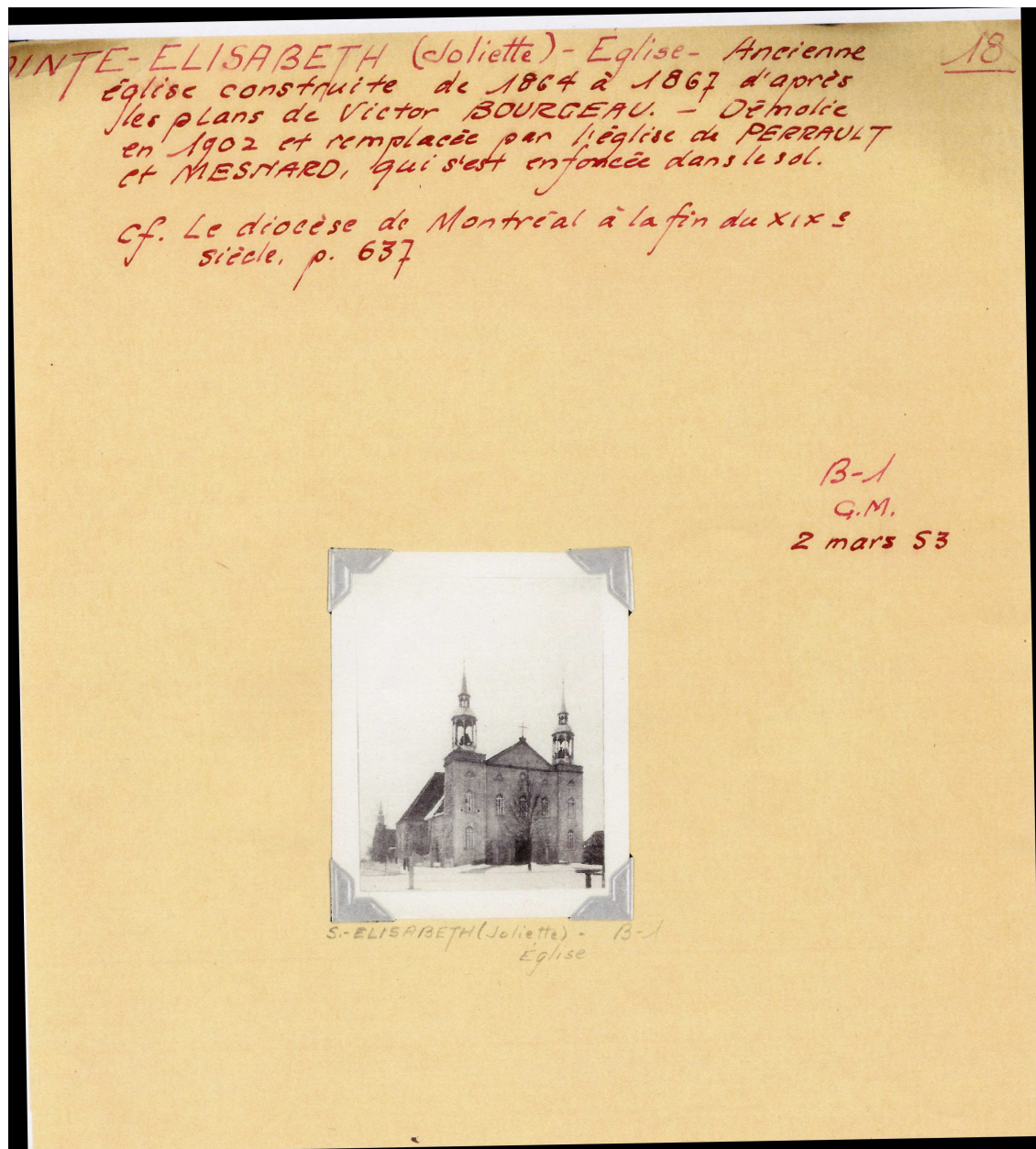
de concert pour surveiller leurs intérêts, avancer leur cause, et se protéger par tous les moyens possibles.

Ils voulaient aussi favoriser parmi eux la bonne entente et la véritable fraternité, diminuer le nombre de procès, en faisant soumettre les difficultés à des arbitres pris parmi les membres de l'union, travailler à faire respecter et mettre en vigueur toutes les lois et ordonnances utiles à l'agriculture, favoriser l'éducation chrétienne et la pratique par tous les moyens possibles. Combattre énergiquement le luxe, l'ivrognerie et tous les désordres qui nuisent au bonheur du peuple et enfin conserver et faire respecter les principes de foi et de morale sur lesquels reposent le salut de notre nationalité.

Chaque cercle est sous la direction immédiate du curé de la paroisse et sous la protection spéciale du Sacré-Coeur. Chaque cercle aura son drapeau et fêtera sa fête patronale le jour de la fête du Sacré-coeur ou tout autre jour choisi par le curé de la paroisse. C'est sans doute pourquoi M. le curé Gagnon fit ériger chez-nous le monument au Sacré-Coeur, sis entre le presbytère et l'église afin de rendre hommage à ce dernier et faire de ce lieu un lieu de pèlerinage diocésain pour toute la classe agricole de la région.

La loi des cercles agricoles fut abrogée en 1942. Ces cercles ont favorisé l'apprentissage et le niveau de connaissance de nos cultivateurs. Ils leur ont aussi appris à défendre leurs intérêts collectifs. En 1943, M Lazare Lefebvre était président du cercle local, M. Joseph Desroches en était le secrétaire et M. l'abbé Albéric Lalande l'aumônier.

La disparition des cercles agricoles fut précédée par la formation d'un vrai syndicat agricole, en 1930. Ce fut l'union catholique des cultivateurs. Son premier président local fut M. Gustave Sainte-Élisabeth et le syndicat comptait 109 membres. En 1963, l'U. C. C. de Sainte-Élisabeth fait partie du secteur Joliette no.3, comptait 56



Page manuscrite du rapport de Gérard Morisset du 2 mars 1953.

membres et son président en était M. Marcil Coutu du rang St-Pierre. Le syndicat des producteurs de porcs vit le jour en 1966, ayant à sa tête M. Réginald Coutu, aussi du rang St-Pierre.

Aujourd'hui, le puissant syndicat de l'Union des Producteurs Agricole a remplacé l'U. C. C. Il remplit le même rôle, connotation religieuse en moins. Depuis 1984, Sainte-Élisabeth fait partie du syndicat D'Autray. À cette époque, il comptait 137 membres. M. André Coutu, du rang St-Pierre, en sera le président pendant quelques années.

Le « Mérite agricole », dont l'origine remonte aux sociétés d'agriculture, avait pour but de récompenser les cultivateurs les plus méritants tant dans le domaine de la gestion de la production et de l'élevage. En faire son histoire serait fort intéressant. Nous nous contenterons seulement de mentionner certains faits qui ont mis à l'honneur certains de nos concitoyens. Mentionnons en premier lieu qu'un concours de labour s'est tenu en 1873, à St-Charles-Borromé, sur les terres de Charles-Gaspard de Lanaudière. Dans la section « jeunesse », le premier prix de 8 dollars est accordé à Paphnuce Bonin, de Sainte-Élisabeth Ce dernier sera un cultivateur émérite et un des premiers éleveurs de bétail Holstein enregistré de la région. Dans la section « adultes », le quatrième prix (4 piastres) sera accordé à Élie Bonin, père du précédent. M. Pierre Geoffroy se classera 5e, se méritant un beau 4 dollars.

Plusieurs cultivateurs ont participé à ces concours du « Mérite Agricole ». Nous vous faisons part ici de tous ceux qui ont gagné des prix:

1903: Rémi Hunault 1<sup>er</sup> médaille de bronze

1908: Paphnuce Bonin 2<sup>e</sup> médaille d'argent

1923: Rémi Hénault 5<sup>e</sup> médaille de bronze

1933: Phaphnuce Bonin 2<sup>e</sup> médaille d'or





Première église de Sainte-Élisabeth bénite le jour de la Toussaint 1814 et démolie en 1903. Gaspard Dauth et J.-A.-Stanislas Perron, Le Diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle. Montréal, Sénécal, 1900.

1943: Pierre Tellier 1<sup>er</sup> médaille d'or  
1948: Cuthbert Bérard 7<sup>e</sup> médaille d'or  
1978: Normand Poirier 1<sup>er</sup> médaille d'argent  
1978: Michel Coutu 4<sup>e</sup> médaille de bronze

Le mérite forestier fondé en 1962, a vu l'un des nôtres, M. Philippe Roch, remporter la médaille de bronze en 1971, et celle d'argent en 1975 pour l'aménagement de ses boisés et de ses érablières.

Aujourd'hui, en ce début d'un nouveau millénaire, la production laitière, bien qu'importante, est en régression. Elle est remplacée par la culture des céréales. Le maïs et le soya sont les deux cultures céréalières les plus populaires. Le blé, l'orge et enfin l'avoine font encore partie du portrait, mais leur importance diminue.

L'élevage des bovins de boucherie se fait au niveau des parcs d'engraissement surtout, tandis que les porcs font l'objet d'un élevage industriel, tant par la quantité que par la qualité. C'est un élevage qui fait sentir sa présence, surtout en été, quand les vents sont du sud-est. Nous comptons parmi nous éleveurs, trois parcs d'ongulés sauvages en captivité, soit des cerfs rouges.

Si nos ancêtres voyaient avec quelle machinerie nos terres sont cultivées aujourd'hui à Sainte-Élisabeth, ils n'en reviendraient pas. La gestion des fermes se fait maintenant grâce à l'informatique, qui est installée sur presque toutes les fermes. Il est donc plus facile de suivre son affaire de près. Ce sont en général les épouses qui s'occupent de ce domaine.

Ceci termine l'image de la principale activité des habitants de Sainte-Élisabeth Il y eut cependant d'autres domaines de l'activité humaine qui furent exploités chez-nous. Un certain Moïse Gadoury exploitait une fonderie, au village. Il la vendit en 1877 à Lazare Guilbault qui l'exploita pendant de nombreuses années.



Madone en carton-pâte, œuvre des Sœurs Grises de Montréal vers 1845  
Cette madone est aujourd'hui disparue.  
Inventaire de Gérard Morisset (1898-1970)  
à l'église de Sainte-Élisabeth, 1938.

Un dénommé François-Xavier Joly, forgeron, exploita une boutique de forge, sur la rue du Ruisseau, laquelle employait 2 employés. Cette forge était située où se dresse aujourd'hui la maison de Jean-Baptiste Forget. M. Sylvio Adam sera boulanger. Il avait été auparavant menuisier dans l'entreprise des frères Pelland.

Le souvenir de M. Raymond Hudon-Beaulieu est relié au commerce de l'épicerie. Il tenait son dépanneur à l'endroit où se situe notre dépanneur actuel, sur la rue Principale. M. Antonio Roch a ouvert un magasin général, près de l'école des garçons. Son fils Hervé se porta acquéreur du commerce, qu'il exploita de longues années, avant de le céder à son fils Yves. Ce dernier le céda enfin à M. Michel Chevrette qui l'a transformé en quincaillerie dépanneur.

La famille Casaubon a longtemps exploité un restaurant épicerie, jumelé au bureau de poste. M. Viateur Hénault, encanteur à la voix tonitruante, fut vendeur de machinerie agricole Cockshutt, dépositaire des frigidaires Roy, et brocanteur de toutes sortes de choses. La famille Ladouceur se spécialisa dans le camionnage. D'autres, et ils sont nombreux, furent beurriers, meuniers, forgerons, soudeurs, barbiers, cordonniers. Il serait trop long de les énumérer. Cela fera partie d'une prochaine parution de l'histoire de Sainte-Élisabeth.

Il ne faudrait pas oublier que Sainte-Élisabeth a été un endroit où le sport occupait une très grande place. Les équipes de baseball et de hockey qui se sont succédées jusqu'à ces dernières années ont toujours fait l'envie des autres paroisses et les rivalités furent grandes, sanglantes parfois.

La municipalité offre des services divers et nécessaires au bon fonctionnement de la vie quotidienne. Nous avons eu dans le passé, médecins, notaires et autres professionnels à notre service. Le dernier médecin pratiquant à Sainte-Élisabeth, fut le docteur



Maître-autel sculpté par Amable Gauthier en 1833  
Photo prise dans la chapelle temporaire de 1930 à 1953  
Inventaire de Gérard Morisset (1898-1970) à Sainte-Élisabeth, 1938.

Michel Gauthier. Le dernier notaire fut Maître Pierre-Léon Casaubon.

M. Herman Joly, maître plombier, ferblantier, couvreur, entrepreneur de pompes funèbres, fut également chef des pompiers, succédant à M. Jules Laporte. Le service des incendies date de 1966, par l'achat de l'édifice de la Crèmerie Coopérative de Sainte-Élisabeth. Cet édifice deviendra la caserne. Une entente avec la municipalité de N.D de lourdes fut signée en 1966 pour le partage des coûts et des services. Une nouvelle entente a été signée en 1998, valable jusqu'à avis contraire.

Notre village s'enorgueillit de posséder deux entreprises, oeuvrant dans le domaine de la construction, qui sont fort connues à travers toute la région, et un peu partout dans la Belle province, soit Les Produits de Bétons Casaubon et les Entreprises L. Laporte de Bayonne.

C'est en 1912, que M. Alexis Guilbault, aidé de ses frères, décida d'organiser une fabrique de tuyaux de ciment. De plus, la compagnie avait une charte lui permettant d'oeuvrer dans presque tous les domaines de la fabrication du ciment.

Suite à la mort de Messieurs Wilfrid et William Guilbault, M. Alexis Guilbault demeura seul associé de M. Sainte-Élisabeth Puis ce fut la crise économique, entraînant une baisse des affaires. Celles-ci étant devenues presque nulles, la société fut rachetée le 11 novembre 1944, par M. le notaire Pierre-Léon Casaubon et son associé, M. Joseph Villemure, qui formaient la société « Casaubon et Villemure, Cie ».

En plus de la fabrication de tuyaux, l'entreprise fabriquait aussi des blocs de ciment. C'est le trois novembre 1949, que M. le notaire Casaubon devenait le seul propriétaire de la compagnie. Il la



Chandelier pascal sculpté par Amable Gauthier en 1834.  
(Photographié par Réjean Olivier le 14 juillet 2009)

revendit en août 1960, à son gérant, M. Fernand Poulette et à son frère, M. René Poulette. Ces derniers firent de cette modeste usine la grande entreprise que nous connaissons aujourd'hui. Ce sont, suite aux décès des Messieurs Poulette, les filles et l'épouse de M. Fernand Poulette qui ont continué à faire progresser cette entreprise qui est devenue le plus gros employeur industriel de notre municipalité.

Mais ce qui a contribué à faire connaître Sainte-Élisabeth au Québec, au Canada et dans le monde entier, c'est une oeuvre d'envergure internationale qui se nomme « Des mains pour demain ». Ce mouvement est né il y a quelques années, du jumelage de notre paroisse avec un village du Mali, en Afrique de l'Ouest, Sanankoroba. En effet, suite à une demande de l'A.C.D.I, coopérative de ce petit village. Les bénévoles ont cultivés des champs de céréales dont la vente a contribué à fournir à ces gens les moyens de s'organiser avec des moyens adaptés à leurs besoins, pour améliorer leur sort.

Avec les années, d'autres aspects du quotidien, furent touchés, tels la gestion des ressources, l'amélioration du drainage, des techniques de semences, de conservation et de ventes des produits agricoles, par la mise en place d'un système coopératif efficace. Beaucoup de gens là-bas sont venus et viennent encore chez-nous à titre de stagiaires, pour améliorer leurs connaissances en matière de gestion, de développement des systèmes coopératifs. La plupart des participants de chez-nous se sont rendus chez nos amis Africains, dans le but de vraiment connaître leur vie quotidienne, leurs difficultés et leur organisation de vie de tous les jours.

Sainte-Élisabeth peut aussi se targuer d'avoir été le berceau de grands musiciens qui ont fait honneur à toute la région de Joliette, à la ville elle-même. Les noms que nous allons énumérer ont tous leurs racines à Sainte-Élisabeth:





Chandeliers en bois probablement par Paul Lefebvre, en 1854  
Inventaire de Gérard Morisset (1898-1970) à Sainte-Élisabeth, 1938  
2009 : ces objets sont introuvables à Sainte-Élisabeth.

- Élodie Paquette, organiste, professeur de musique,
- Stella Gadoury, organiste, professeur de musique,
- Jean-Paul Brunelle, Lomer Brunelle, violonistes
- Julien Asselin, Octavien Asselin, multi instrumentalistes, chefs d'orchestre,
- Martial St-Georges, violoniste, professeur,
- Josaphat Asselin, Clovis Houle, Thérèse Gadoury, Jeanne Asselin, Alma Asselin,

Ceux que nous venons de décrire ici sont ceux que nous avons pu retracer. Il doit y en avoir beaucoup d'autres. La paroisse a également fourni à l'Église 100 prêtres, soit au clergé séculier, aux communautés religieuses ou aux missions.

Nous pouvons nommer M. l'abbé Geoffroy et M. Félix-Eugène Gadoury, curé fondateur de la paroisse Ste-Thérèse de Joliette, Mgr. René Ferland, administrateur du diocèse. Ce sont les plus connus.

Plusieurs de nos anciens concitoyens furent députés, soit au parlement d'Ottawa ou à la législature provinciale. Nous avons retrouvé les noms des personnes suivantes:

- Hyppolite Corneillier, instituteur cultivateur (père de la Confédération)
- Joseph Dufresne, manufacturier de biscuits, Député conservateur indépendant de Joliette.
- Romulus Ducharme, avocat : il pratiqua le droit à La Tuque. Il fut aussi député de L'Union nationale, sous Maurice Duplessis, dans le comté de Laviolette.



Vue latérale droite de la deuxième église de Sainte-Élisabeth.  
Remarquez au milieu de la photo le charnier.

- Charles-Édouard Ferland : député libéral fédéral en 1928, du comté de Joliette.

- Clodomir Ladouceur : Beurrier à Sainte-Élisabeth, puis à Verchères, député de L'Union nationale du comté de Verchères, de 1956 à 1960.

La municipalité de Sainte-Élisabeth offre à tous ceux qui y habitent, tous les services que les villes peuvent offrir, en plus des avantages de la campagne. Les taxes y sont à un niveau convenable. Nous sommes avantageusement situés à quelques kilomètres de centres plus peuplés, tels Joliette, Berthier et St-Félix de Valois. Nous avons l'avantage d'offrir la tranquillité, le calme, à tous ceux qui voudront bien s'établir un jour chez-nous.

Voilà, en résumé, 200 ans d'histoire. Nous espérons vous avoir intéressé et vous remercions infiniment de votre attention. N'hésitez pas à nous contacter pour vos questions ou commentaires.

**Paroisse de Sainte-Élisabeth (1799-2009)  
fondée en 1799 par mgr Pierre Denaut<sup>1</sup>**

Voici les noms des prêtres  
qui ont desservi la paroisse de Sainte-Élisabeth,  
fondée en 1799 par mgr Pierre Denaut (1743-1806),  
10<sup>e</sup> évêque de Québec :

(Mission de 1799 à 1808)

**0 - Pouget, Jean-Baptiste-Noël, curé desservant, 1799 - 1808**  
Jacques-Philippe Serrand, vicaire desservant, 1799 - 1808

(Ouverture des registres : 1802)

**1 - Keller, Benjamin, premier curé résident, octobre 1808 - octobre 1827**  
Serrand, Jacques-Philippe, vicaire, février 1820 - septembre 1820

**2 - Labelle, Édouard, curé, octobre 1827 - septembre 1829**

**3 - Brassard, Louis-Moïse, curé, septembre 1829 - septembre 1836**  
L'Heureux, François, vicaire, septembre 1829 - novembre 1831  
Brassard, Théophile, vicaire, décembre 1831 - mai 1835  
Chabot, Grégoire, vicaire, octobre 1835 - septembre 1836

(Érection canonique : 14 octobre 1834)

**4 - Brassard, Thomas-Léandre, curé, septembre 1836 - octobre 1844**  
Desèves, François-Xavier, vicaire, octobre 1836 – octobre 1837  
Bourassa, Jean-Baptiste, vicaire, novembre 1837 – août 1838  
Beauregard, Joseph, vicaire, septembre 1838 – août 1840  
Cyprien, Antoine, vicaire, septembre 1840 – septembre 1843  
Boisvert, Alexandre, vicaire, juin 1840 - ...  
Dufresne, Pierre, vicaire, juin 1841 – août 1841

<sup>1</sup> (1743-1806, 10<sup>e</sup> évêque de Québec, 1797-1806)

**5 - Quevillon, Joseph, curé, octobre 1844 – décembre 1850**

Huot, Joseph, vicaire, octobre 1845 – septembre 1846  
Huberdeau, Ubald, desservant, décembre 1849 – février 1850

**6 - Guyon, Louis-Ignace, février 1850 – septembre 1860**

Mireault, Marcil, vicaire, janvier 1859 – octobre 1860

**7 - Dupuis, Alfred, octobre 1860 – avril 1889**

Dupuis, Hildège, vicaire, janvier 1861 – octobre 1869  
Brien, Joseph, vicaire, octobre 1866 – juillet 1877  
Boucher, Anthime, vicaire, juillet 1882 – septembre 1882  
Dugas, Charles, vicaire, octobre 1882 – septembre 1889

**8 - Brien, Jean-Marie-Aristide, mai 1889 – septembre 1911**

Beauchemin, Jean-Baptiste, vicaire, octobre 1889 – septembre 1890  
Desnoyers, Jean-Alfred, vicaire, novembre 1890 – mai 1891  
Gervais, Léopold, vicaire, mai 1891 – août 1891  
Chalifour, François-Xavier, vicaire, septembre 1891 – juillet 1892  
Desrosiers, Placide, vicaire, août 1892 – septembre 1893  
Arbour, Augustin, vicaire, septembre 1893 – septembre 1894  
Chagnon, Joseph, vicaire, septembre 1894 – juin 1895  
Desjardins, Ludger, vicaire, juin 1895 – janvier 1897  
Gravel, Zéphirin, vicaire, février 1897 – août 1897  
Bourgeois, Alphonse, vicaire, septembre 1897 – décembre 1897  
Lamoureux, Joseph-Émile, vicaire, décembre 1897 – décembre 1898  
Brien, Jacques, vicaire, janvier 1899 – septembre 1911,  
Beaudoin, Henri, vicaire, août 1910 – janvier 1912

**9 - Ferland, Napoléon, chanoine, curé, septembre 1911 – octobre 1917**

Forest, Amédée, vicaire, janvier 1912 – avril 1912  
Lachapelle, Hermas, vicaire, mai 1912 – avril 1913  
Dufort, Alcide, vicaire, avril 1913 – juillet 1914  
Richard, Arthur, vicaire, juillet 1914 – avril 1916  
Lafortune, Louis-Anne, vicaire, juillet 1914 – octobre 1915  
Payette, Médéric, vicaire, octobre 1915 – septembre 1917  
Pelletier, Joseph, vicaire, septembre 1916 – septembre 1917

**10 - Gagnon, Jean-Baptiste-Lucien, chanoine, curé  
octobre 1917 – 30 novembre 1939**

Caumartin, Donat, vicaire, septembre 1917 – septembre 1918  
Ricard, Damien, vicaire, septembre 1917 – septembre 1918  
Forest, Rosario, vicaire, septembre 1918 – septembre 1921  
Allary, Alcide, vicaire, septembre 1918 – 30 novembre 1939  
Majeau, Roch, vicaire, octobre 1928 – septembre 1929  
Bernèche, Albert, vicaire, septembre 1929 – mars 1932  
Lavallée, Hermas, vicaire, janvier 1930 – octobre 1931  
Riopel, Antonio, vicaire, mars 1932 – septembre 1933  
Richard, Antonio, vicaire, mars 1932 – janvier 1940  
Lalande, Médéric, vicaire, 16 septembre 1933 – 20 octobre 1943

**11 - Robert, Damien-A., chanoine, curé  
1<sup>er</sup> décembre 1939 – 16 septembre 1940**

Lavallée, Marcel, vicaire, janvier 1940 – 25 septembre 1940

**12 - Ferland, P.D., Hector, mgr, curé, 16 septembre 1940  
– 12 juillet 1950**

Rondeau, Anselme, vicaire, 25 septembre 1940 – 6 septembre 1950  
Fafard, Azellus, vicaire, 21 octobre 1943 – 21 février 1944  
Gaudet, Gérard, vicaire, 5 février 1944 – 29 septembre 1959

**13 - Allary, Alcide, curé, 12 juillet 1950 – 1<sup>er</sup> mai 1962**

Roy, Marcel, vicaire, 1<sup>er</sup> septembre 1950 – 1<sup>er</sup> mai 1967  
Payette, Jean-Marie, vicaire, 30 septembre 1959 – 22 avril 1960  
Aubin, Florian, vicaire, 24 septembre 1960 – 24 avril 1962

**14 - Allard, Alcidas, curé, 1<sup>er</sup> mai 1962 – 1<sup>er</sup> mai 1968**

Lanoie, Léo, vicaire, 1<sup>er</sup> mai 1967 – juillet 1968

**15 - Blouin, Fernando, curé, août 1968 – septembre 1977**

Magnan, Jacques, vicaire, 1973 – septembre 1977

**16 - Houle, Émilien, curé, 1977 – 1981**

(49 ans – 54 ans)

**17 - Gaudet, Pierre, curé, 1981 – 1984**

**18 - Bourgeois, Raymond, curé, 1984 – 1986**

**19 - Granger, Fernand, curé, 1986 – 1990**

**20 - Desroches, Claude, curé, 1990 – 1993**

**21 - Piette, Jean-Guy, curé, 1993 – 1996**

**22 - Gagnon, Louis-de-France, s.m., curé, 1996 – 2004**  
(418) 872-0900

**23 - Lefebvre, Jean-Roch, curé, 2004 –**



## Œuvres de Rolland Champagne

1	Livre imprimé	<u>Mariages de la paroisse Ste-Élisabeth, comté de Berthier, 1802-1982</u> Champagne, Rolland, 1946- Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, [1983?]
2	Livre imprimé	<u>Mariages et sépultures de la Paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes, comté de Joliette, 1925-1983</u> Champagne, Rolland, 1946- [Ste-Élisabeth] : [R. Champagne], [1984].
3	Livre imprimé	<u>St-Félix de Valois : répertoire de mariages 1843-1985</u> Champagne, Rolland, 1946- Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, [cop. 1986]
4	Livre imprimé	<u>St-Félix de Valois : répertoire de mariages, 1843-1985</u> Champagne, Rolland, 1946- Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, [1993]
5	Livre imprimé	<u>Paroisse Sainte-Élisabeth</u> Champagne, Rolland, 1946- Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, 1996-

Édition numérique  
téléchargée le 6 janvier 2013